

PROPOS REÇUEILLIS PAR  
STÉPHANIE DUPAYS

Quatre ans après le début du mouvement #metoo, la condition féminine est une thématique florissante en librairie. Deux autrices ont choisi de placer le «deuxième sexe» au centre de leur travail, tout en prenant un peu de recul historique. L'écrivaine et cinéaste Delphine Coulin met en scène toute une lignée de femmes libres dans *Loin, à l'ouest*, vaste fresque se déployant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours, tandis que l'écrivaine et productrice de radio Marie Richeux évoque les générations qui l'ont précédée dans *Sages femmes*, un court roman hybride, entre enquête et méditation poétique. «Le Monde des livres» les a réunies.

**Dans «Loin, à l'ouest», on lit que «la vie des femmes nécessite plus de fiction que la vie des hommes puisqu'on en a gardé peu de récits». Vos deux romans trouvent-ils leur origine dans le désir de combler ce manque?**

**Delphine Coulin :** Oui, on a effacé tout un pan de l'histoire des femmes. Les archives sont très bavardes sur les hommes, les livrets militaires, s'ils ont fait la guerre, sont des mines d'or, on connaît leur physique, leur niveau d'études, leurs différentes adresses. Pour les femmes, on a juste des actes de mariage et de naissance. On les réduit à ces deux fonctions. Pour raconter les femmes, il faut combler les blancs, écrire un roman. Les faire réapparaître est un geste politique, d'autant que je ne parle pas des grandes figures. Maintenant, on sait que Simone de Beauvoir et Virginia Woolf ont changé nos vies, par exemple. Pour moi, il est doublement politique de parler de ces femmes qui ont fait de tout petits pas de côté, qui, additionnés les uns aux autres au fil des générations, font «un grand pas pour l'humanité».

**Marie Richeux :** J'avais envie d'écrire ce texte, et il s'agissait de vies non racontées. Ce faisant, en les racontant, il se trouve que je faisais un geste avec vous et avec toutes celles et ceux qui le font. Mais l'intention politique n'était pas programmatique.

**D. C. :** Pour moi, si, c'était une forme d'hommage, aussi. C'est en cela que c'était délibéré. Ces grandes figures que sont pour moi ma mère et mon arrière-grand-mère, dont mes personnages sont inspirés, j'avais envie de leur donner de la place.

**Avez-vous eu conscience d'écrire chacune un roman féministe?**

**M. R. :** Absolument féministe ! Je n'ai pas eu besoin de le déclarer, c'est quelque chose qui fait partie de ma vie. J'espère que je fais de la radio avec une conscience féministe, que j'éleve mes enfants avec une conscience féministe, que je suis amoureuse de mon compagnon avec une conscience féministe. Ce livre est plus directement féministe, car il est question de femmes et de combats, mais je pense qu'*Achille* (Sabine Wespieser, 2015) ou *Climats de France* (Sabine Wespieser, 2017), mes deux précédents romans, peuvent se lire aussi avec un regard féministe.

**D. C. :** Dès lors que l'on fait une place à des personnages de femmes fortes, qui ne sont pas victimes, qui tentent d'être maîtresses de leur destin, c'est féministe. Dans le premier chapitre de mon livre, il y

a une scène d'accouchement. Avant, il y avait trop de pudeur là-dessus, on ne disait même pas qu'une femme était enceinte. Le fait de le dire est déjà féministe. **M. R. :** La place qui est faite au destin des femmes dans nos deux textes est majoritaire. Elle est faite avec soin, pas au sens où on les protégerait et où on les magnifierait, mais au sens où on leur rend leur place dans le réel. Et les sujets, un accouchement, des fausses couches, des mères qui ont enfanté en dehors du mariage, ont été peu écrits. A chaque fois qu'on ajoute un peu de texte pour raconter ces choses-là, on fait une place aux femmes dans la société.

**Parallèlement à cette volonté de rendre ces femmes visibles, vous leur ménagez une part d'ombre. Comment fonctionne cette dialectique entre visibilité et préservation du secret?**

**D. C. :** C'est une question centrale. Il y a une phrase dans le livre de Marie Richeux

qui correspond exactement à ce que je me suis dit : «Étais-je au fond si certaine de n'avoir pas dérangé les mortes ?» Moi, je me serais sentie mal si j'avais eu l'impression, même minime, d'avoir dérangé les mortes et même les vivantes. Il y a de plus en plus de livres qu'on appelle «romans» qui révèlent des secrets de famille, et qui donnent l'impression qu'on livre de la chair en pâte. Je fais le portrait de femmes libres, je n'ai pas envie de dissiper tous les silences parce que, finalement, le mensonge est un espace de liberté. Et la fiction aussi.

**M. R. :** Cela me fait penser à la chorégraphe Régine Chopinot, avec qui j'ai eu l'immense joie de discuter un jour. Je lui demandais comment faire pour mettre en lumière le travail des chorégraphes femmes, des danseuses. Elle m'a répondu : «Mais pourquoi tant de lumière, pourquoi pas un peu d'ombre ?» Je suis évidemment pour plus de visibilité, mais Régine Chopinot m'invoit à réfléchir aux forces que l'on peut puiser de l'ombre. Dans toutes les histoires d'oppression et de domination, il faut faire sa force de l'endroit où vous vous trouvez. Ce livre a été l'occasion de découvrir la puissance du secret, c'est dévastateur, mais ça crée aussi un espace de liberté et de subversion, car, dans ces histoires-là, il est souvent question de sexualité, de corps, et d'amour dans le meilleur des cas. Dans cette ambivalence-là, il y a aussi la possibilité d'évoluer pas complètement dévoilée, c'est ce que permettent la fiction et l'écriture. C'est un dévoilement, un voilement, un dévoilement, un voilement, en permanence un courant alternatif... On met aussi le doigt sur ce qu'est une existence, cela ne s'attrape jamais complètement. On n'est jamais capable de savoir qui est l'autre totalement, comme on n'est jamais capable de savoir qui l'on est.

**D. C. :** Quand on raconte une vie, y compris à soi-même, le récit est alimenté en permanence par plein de petites histoires véridiques ou fictives. Notre vie, c'est constamment une histoire qu'on se

raconte. Il faut respecter la légende que chacun a essayé de faire de sa vie. **M. R. :** C'est libérateur de considérer que la zone d'ombre n'est pas un poids, dès lors que ce n'est plus le lieu de la souffrance. Dans le monde contemporain surtout, savoir que ne pas tout dire de soi est une possibilité dans l'existence, une possibilité joyeuse, c'est important.

**Vos deux romans parlent de femmes anonymes, mais tous deux sont parcourus par des figures célèbres qui inspirent vos personnages. Avez-vous voulu créer une communauté de femmes dans vos livres?**

**D. C. :** Oui, il y a une constellation avec des étoiles plus ou moins brillantes. Calamity Jane est un modèle pour Georges, car elle est par essence la femme pour qui on ne sait pas départager le mythe de la réalité. Elle a fait de sa vie une légende. Dans les histoires qu'on se raconte sur

et pratiquent les travaux d'aiguille. Se nourrissant de rencontres avec les vivantes et les mortes, convoquant les savoirs du rêve aussi bien que les traces inscrites dans les archives, multipliant les échos artistiques et historiques, Marie tente de remonter le fil de son héritage. Il en résulte un roman émouvant, qui transforme la quête généalogique en un rhizome de connexions et greffe sur le silence familial une parole capable de relier, une parole vibrante, adressée, jetant un pont entre les générations. ■ ST. D.

**SAGES FEMMES, de Marie Richeux, Sabine Wespieser, 200 p., 19 €, numérique 14 €.**

## Héroïnes du quotidien

IL Y A D'ABORD ZÉLIE, l'aîeule couturière; Palmyre, sa fille, qui disparaît prématurément; Georges, sa petite-fille, la militante éprise de liberté, l'une des premières femmes à porter le pantalon; puis Lucie, la belle-fille de Georges, femme de tête et résistante; la séduisante et audacieuse Solange et, enfin, Octavie, jeune fille d'aujourd'hui, qui remonte le fil de sa généalogie. Toutes les femmes de cette lignée ont en commun un farouche désir de liberté, une volonté de repousser les limites de leur condition et ce «goût de l'imaginaire, seul capable de les sauver». A travers les histoires singulières de ces héroïnes du quotidien,

l'autrice revisite tous les combats des femmes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours : le droit de travailler, de divorcer, de voter, de choisir d'enfanter ou non... Au fil des pages, on croise aussi Louise Michel, Calamity Jane ou Simone Veil, qui sont autant de modèles ouvrant de nouveaux horizons. La vivacité des portraits, le réalisme des situations font de cette saga familiale bien documentée sans jamais être pesante un feuilleton addictif et un bel hommage au pouvoir émanateur de la fiction. ■ ST. D.

**LOIN, À L'OUEST, de Delphine Coulin, Grasset, 528 p., 24 €, numérique 17 €.**



Delphine Coulin (à gauche) et Marie Richeux (à droite), à Paris, en octobre 2021. ERIC GARAU/LE PASCO & CO POUR «LE MONDE»

Delphine Coulin met en scène toute une lignée de femmes libres dans «Loin, à l'ouest», et Marie Richeux évoque les générations qui l'ont précédée dans «Sages femmes». Deux romans féministes qui sont l'occasion d'un dialogue

# «Parler des femmes qui ont fait de tout petits pas de côté»

## Remonter le fil d'un héritage

**TOUT PART D'UNE RENCONTRE AU DÉTOUR D'UN CHEMIN.** En vacances en Lozère avec sa fille, Marie tombe nez à nez avec une statue de la Vierge sur laquelle figure l'inscription : «Et à l'heure de notre ultime naissance...» Cette expression énigmatique emballe l'imaginaire de la narratrice et déclenche une réflexion sur la maternité et la filiation : «J'attendais un enfant. Est-ce que l'on pouvait naître de ça ? Pouvait-on naître d'attendre une naissance ?» En suivant ce questionnement, elle se lance dans une enquête personnelle et familiale qui la conduit à s'interroger sur deux particularités qu'ont en commun les femmes de sa lignée : toutes sont mères célibataires

et pratiquent les travaux d'aiguille. Se nourrissant de rencontres avec les vivantes et les mortes, convoquant les savoirs du rêve aussi bien que les traces inscrites dans les archives, multipliant les échos artistiques et historiques, Marie tente de remonter le fil de son héritage. Il en résulte un roman émouvant, qui transforme la quête généalogique en un rhizome de connexions et greffe sur le silence familial une parole capable de relier, une parole vibrante, adressée, jetant un pont entre les générations. ■ ST. D.

**SAGES FEMMES, de Marie Richeux, Sabine Wespieser, 200 p., 19 €, numérique 14 €.**